

VALISE PEDAGOGIQUE DU POILU



Le képi

Fait de drap de laine rouge, il était en principe en campagne recouvert d'une housse bleue. Au moment de la déclaration de guerre les soldats français n'ont pas de casques, est-ce une grave lacune ? Joffre : « Nous n'aurons pas le temps de les fabriquer, je tordrai les boches avant 2 mois. ». Le N° inscrit est celui du régiment, le 171^{ème} est le régiment d'infanterie de Belfort
En 1914, 80 % des blessés le sont à la tête, il apparaît vital et urgent de mieux se protéger.



Le casque

C'est seulement en septembre 1915 qu'arrive le casque Adrian, c'est l'ancienne « bourguignotte », réinventée par cet intendant général. Il remplace la calotte métallique nommée cervelière qui était mise auparavant dans le képi. Les lers sont trop brillants alors le soldat le recouvre de boue au risque d'une d'infection en cas de blessure. Par la suite ils seront faits d'un bleu plus terne proche du gris artillerie. L'intérieur est doublé de cuir.
Nous avons ici un casque de fantassin, nous le reconnaissons à la grenade, emblème de l'arme. Les artilleurs ont des casques ornés de canons entrecroisés. Le casque français est moins lourd et moins protecteur que le casque allemand qui pèse lui 3,5kg.



Le pantalon garance

Il est aussi appelé pantalon groseille. L'état-major estime le rouge indispensable comme « soutien moral », en effet la tradition patriotique réclame le bleu-blanc-rouge. C'est seulement le 9 juillet 1914 que les députés votent le principe d'adopter un drap de couleur neutre. La teinture n'arrivant plus d'Allemagne, la couleur rouge fut abandonnée. En avril 1915 l'uniforme bleu horizon équipe enfin nos soldats. Le tissu bleu horizon est fait à 50% de laine bleu clair, à 35% de laine blanche et à 15% de laine bleu foncé. Mais les soldats se plaignent que ce drap ne soit pas imperméable



Les bandes molletières

Ces bandes de tissu sont enroulées autour des mollets par dessus le pantalon. Parfois, elles gênent la marche en se déroulant. Elles se portent avec la culotte alors que les guêtres de cuir si faciles à chausser se portaient avec le pantalon. C'est au début 1915 que ce système a été adopté, imité ensuite par d'autres nations. Il se justifie pour empêcher la boue de pénétrer dans la chaussure.

Il ne faut pas confondre bandes molletières et chaussettes russes, celles-ci sont des chiffons entortillés autour des pieds.



Le bidon

Le bidon est recouvert du même drap que l'uniforme. Il a une contenance de 1 ou 2 litres. Il est rempli de vin ou d'eau. Pour la purifier, les soldats la font bouillir ou y jettent des pastilles. Lors des longues batailles, le soldat de 1^{ère} ligne, isolé, souffre beaucoup de la soif.

Les repas sont souvent arrosés de vin, dont chaque ration est souvent importante pour le combattant. En hiver, c'est le vin chaud, épicé. Le poilu a consommé beaucoup de vin, des chansons ont même été composées pour saluer ce « sacré pinard » !



Le quart

Petit gobelet en fer blanc étamé, à anse qui contient un quart de litre.

La gamelle

La nourriture est l'une des premières préoccupations du combattant, un problème quotidien et essentiel. Dans toutes les armées, ce sont des services spécialisés qui assurent le ravitaillement, dans la mesure du possible en produits frais. Chaque combattant transporte aussi des rations de guerre. Dans les premiers mois, les soldats allemands reçoivent des rations de meilleure qualité, notamment grâce

aux "roulantes", des cuisines mobiles qui permettent de réchauffer ou de cuire des ragoûts, comprenant de la viande ou du lard et des légumes. Du côté français, les cuisines sont à l'arrière. Le problème n'était pas la quantité mais l'acheminement. Il faut donc désigner des soldats dans chaque compagnie pour une corvée de ravitaillement. Les hommes partent avec des bidons jusqu'aux cuisines régimentaires et reviennent les livrer en première ligne. La nourriture est froide et mêlée de terre quand elle arrive. Il est bien sûr interdit de faire du feu dans les tranchées de 1^{ère} ligne. En cas de combat, les corvées ont du retard, si elles ne sont pas tuées.

La ration théorique du soldat est calquée sur celle d'un travailleur de force : 750 grammes de pain ou 700 grammes de biscuit, 500 grammes de viande, 100 grammes de légumes secs, du sel, du poivre et du sucre. La nourriture principale du soldat reste le pain. Il est de qualité diverse, selon les périodes ou le secteur. C'est souvent du pain bis, composé d'un mélange de farines. En Allemagne, le blocus provoque assez vite un manque de farine ; aussi, les services d'intendance créent des pains où la proportion de farine est de plus en plus faible. Les Russes mangent surtout le Kashka, une sorte de bouillie d'avoine et de seigle.

Les combattants sont en général assez mal nourris lorsqu'ils sont dans les tranchées. Pour améliorer l'ordinaire, les plus riches ont recours aux "mercantis". Ce sont des commerçants ou des paysans qui se rendent sur les lignes pour vendre au prix fort de la nourriture ou des boissons.

Lors des combats, le ravitaillement est encore plus difficile à assurer. Le soldat porte une ration de combat, composée de 300 grammes de biscuit, dit "pain de guerre", et de 300 grammes de viande de conserve, du Corned beef. Quand il l'a consommée, le soldat doit attendre l'arrivée du ravitaillement. Une attente qui dure parfois plusieurs jours comme c'est le cas lors de la bataille de Verdun ou dans l'Argonne, où l'intensité des combats est telle que le ravitaillement ne peut plus être assuré. La nourriture influe beaucoup sur le moral des troupes. Lors des mutineries de l'armée française en 1917, l'une des revendications des soldats concerne la qualité du ravitaillement. Le général Pétain rapproche les cuisines du front, institue les roulantes, augmente la proportion de légumes frais et de viande. La qualité de l'alimentation joue également sur l'état physique du soldat ; les cas de dysenteries et de maladies intestinales sont fréquents.



La bourse

La solde est modique. Le soldat la dépense souvent pour acheter du vin.

Pour éviter cette dérive, Pétain envisage un moment de restreindre la capacité monétaire des soldats. Une partie de la somme impartie serait versée sur un « carnet d'épargne du permissionnaire » qu'il ne pourrait toucher qu'au moment du départ en permission. Cette proposition ne fut jamais acceptée.

	<h3 style="text-align: center;">La plaque d'identification</h3> <p>Ici c'est un bracelet mais parfois elle se porte autour du coup. Y sont inscrits le nom, l'origine et le n° de recrutement du soldat. En cas de décès on la casse. Une partie est destinée à l'administration militaire, l'autre partie à la famille.</p>
	<h3 style="text-align: center;">La patience</h3> <p>Elle sert à astiquer les boutons. Les revues incessantes et mesquines entraînaient des punitions ce qui irritait vivement les soldats.</p>
	<h3 style="text-align: center;">La cartouchière</h3> <p>Elle est en cuir. Chaque soldat en possédait 3. Dans son sac le combattant disposait d'un armement de 200 cartouches.</p>
	<h3 style="text-align: center;">Le Lebel</h3> <p>Il porte le nom de son concepteur, le colonel Lebel, mais sa véritable appellation est le " Fusil 86 modifié 93 ". Arme de 8 mm, c'est un robuste fusil à répétition de 4,2 kg. Réalisé en 1886, il sera encore utilisé en 1940. Il mesure 1,32 m et 1, 83 m avec sa baïonnette. Il possède un chargeur tubulaire de 8 cartouches sous le canon soit une capacité supérieure aux autres qui n'en ont que 5 en réserve. Cela accentuait sa pesanteur en plus de déséquilibrer son centre de gravité vers l'avant. Déjà un peu dépassé en 1914 par rapport à ses homologues, le Lebel constituait quand même une arme fiable pour le fantassin bien entraîné. Un modèle appelé " 1907-1915 " à magasin avait été adopté. Un inconvénient majeur de cette arme réside dans sa manipulation qui est assez longue car il doit être rechargé cartouche par cartouche. Le Lebel tire précisément jusqu'à 600 m et reste efficace jusqu'à 1 400 m.</p>



Etui à baïonnette

La baïonnette est considérée au début de la guerre comme essentielle pour le combat au corps à corps. La lame est cruciforme. Le poilu la surnomme Rosalie et s'en sert pour des usages variés. Le plus souvent comme outil pour des utilisations quotidiennes mais rarement pour le combat car elle est trop encombrante. Il lui préfère alors la matraque, le couteau de tranchée ou la pelle.



Masque à gaz

L'usage du gaz de combat est interdit depuis la convention de La Haye de 1899. La 1^{ère} utilisation eut lieu à Ypres le 22 avril 1915 par les Allemands, ce fut une terrible surprise. Les français se protégèrent avec des mouchoirs avec que ne soit au point « le groin de cochon ». Des buses en plomb conduisent les gaz comprimés dans des bonbonnes jusqu'aux lignes ennemies. Une fois libéré, le vent doit amener les gaz toxiques au-dessus des positions de l'adversaire.

Passé le choc des premières attaques au gaz, les scientifiques cherchent des moyens de protection pour les hommes et les animaux. Les premiers masques sont particulièrement simples et peu efficaces : une étoffe imprégnée de liquide recouvrant uniquement la bouche et le nez. Cette forme de protection se révélant insuffisante - les yeux demeurant sans protection - les chimistes et les industriels continuent de chercher de meilleures méthodes. On met au point des masques et des bonnets en cuir ou en caoutchouc, pourvu d'un réservoir contenant les produits chargés de filtrer, d'absorber ou de neutraliser l'air contaminé. Au front, on place des postes de guet chargés de donner l'alarme en cas d'attaque au gaz en utilisant tous les instruments possibles - du gong en passant par le tambour jusqu'à la sonnette électrique - afin que les soldats aient le temps de mettre leur masque. Mais le plus souvent pour donner l'alerte, un guetteur actionne une cloche d'alarme. On mettait des sacs de protection sur la tête des chevaux.

Ici, nous avons un modèle de 1918, avec une cartouche à charbon qui filtre le gaz. Auparavant, c'étaient des tampons de gaze qui jouaient ce rôle. Le tissu du masque est imperméabilisé.

Plus tard, on passe au bombardement chimique d'une zone ennemie à l'aide d'obus, de grenades et de projectiles de mortiers remplis de gaz. Le gaz se perfectionna pour être plus toxique. Il faut distinguer les asphyxiants : le chlore et le phosgène qui s'attaquent aux poumons et les vésicants qui provoquent de graves brûlures comme le gaz moutarde ou ypérite. Il est à l'origine de 100 000 décès soit seulement 1% des morts de la guerre.

Une grenade



La guerre de tranchée a remis à l'honneur cette arme ancienne qui avait presque disparu depuis l'époque de Frédéric Le Grand (XVIIIème). Grâce à elle on peut atteindre en trajectoire courbe les occupants des tranchées non exposés au tir tendu des fusils.

Ovoïde, appelé « citron », elle explose 4 secondes après dégoupillage. Elles se spécialisent : suffocantes, offensives, incendiaires... Il existe des fusils à grenades, les Allemands ont des grenades à manche. La grenade citron, comme celle-ci est entourée d'une enveloppe de fonte à quadrillage en relief.

On a aussi équipé un fusil Viven-Bessières(VB) d'un tromblon, ces fusils à grenades les expédient à une distance de 100 m alors qu'à la main le soldat les envoie en général à 30 m.



Douilles d'obus

La 1^{ère} guerre mondiale a surtout été une guerre d'artillerie. 70% des blessés le sont par des obus. Les obus à balles ou shrapnels explosent en hauteur et projettent sur les hommes leurs billes d'acier.

Nous avons ici deux douilles du fameux canon 75, l'arme fétiche des français. Ce canon léger mis au point après 1895 avait une portée limitée à 7 000 m mais une cadence de tir très rapide, 12 obus à la minute. Surnommé familièrement « Joseph », il était la fierté et l'orgueil de l'armée française.

La Grande Guerre est une guerre de position, au cours de laquelle les soldats doivent tromper l'attente et la peur, dans leur tranchée. Un artisanat du soldat s'est développé de part et d'autre du front : travail du bois (canne sculptée, statuette, instrument de musique...), travail de l'os (omoplate peinte), travail du métal (douille d'obus récupérée et gravée).



Croix de guerre

Au début de la guerre de 1914-1918, le besoin s'est fait sentir d'une récompense pour les combattants courageux qui obtenaient une citation. La Croix de guerre fut créée par la loi du 8 avril 1915. C'était une médaille destinée à récompenser une action d'éclat, un fait d'armes ou, pour les personnes civiles, un acte particulier de courage, de dévouement, accompli pendant les hostilités. Cette croix était de plus, sous certaines conditions, remise aux familles de ceux qui avaient fait le sacrifice de leur vie.

C'est une croix en bronze florentin, à quatre branches avec entre elles deux épées croisées. A l'avant, au centre, une tête de la République coiffée du bonnet phrygien ornée d'une couronne de laurier avec la légende " République Française ". Au revers : la croix de guerre portait à l'origine la mention " 1914-1915 ", puis la guerre se prolongeant, ce millésime fut successivement modifié et remplacé par " 1914-1916 ", "

	<p>1914-1917 " et enfin " 1914-1918 " .</p> <p>La médaille était suspendue par une bélière formée par un simple anneau de bronze à "un ruban vert avec liseré rouge à chaque extrémité. La croix de guerre est portée sur le côté gauche de la poitrine juste après la Légion d'Honneur ou la Médaille Militaire. Le ruban est vert avec liseré rouge à chaque bord et comptant cinq bandes rouges verticales.</p>
	<h3 style="text-align: center;">La carte postale</h3> <p>Il existe un très grand besoin de communiquer, la lettre est le contact qui rend plus supportable la longue attente. Le passage du facteur (vaguemestre) représente un des rares moments de joie dans la vie de tranchée. Recevoir une lettre à l'arrière c'est la preuve que le fils, le père ou le frère est encore vivant.</p> <p>Les cartes pré rédigées contenant des phrases standard sont très répandues, elles sont utiles aux nombreux soldats qui maîtrisent mal l'écriture. Ils bénéficient de la gratuité avec la franchise postale. Le courrier est contrôlé par l'autorité militaire qui interdit de mentionner le lieu de stationnement. Parfois le rédacteur a adopté une astuce ou un code pour déjouer la censure et contourner le contrôle postal. D'autres rédigeaient leurs courriers dans un patois parfois difficile à traduire pour les officiers responsables de la relecture</p> <p>Jamais les Français ne se sont autant écrit que pendant la première guerre mondiale. Si le rythme d'une lettre par jour était courant, certains soldats en écrivaient et recevaient deux, voire plus encore. Un bon acheminement du courrier s'est vite avéré vital pour maintenir le moral des combattants, comme celui de l'arrière. Voilà pourquoi l'armée a déployé des moyens à la hauteur de l'enjeu. Aucune indication stratégique, de lieu, d'opérations ou de mouvements de troupes ne devait y figurer. Chaque semaine, un rapport établissait "le moral des troupes" au vu de la teneur des lettres ainsi examinées. Effectivement, le premier désir des Poilus était de rassurer les leurs sur la santé et le moral quitte à embellir la situation. En règle générale, les carnets de route rédigés au fil des jours, sans ce souci de camoufler la réalité, cernent mieux la réalité que les correspondances.</p>
	<h3 style="text-align: center;">La fourragère</h3> <p>Cet insigne commémore les citations collectives. Il fut créé par un décret de 1916. Il s'agit d'un cordon tressé d'une longueur d'environ 90 cm plus vert que rouge pour 1914-1918 . La fourragère consiste en une tresse à la couleur ou aux couleurs de la décoration militaire qu'elle représente. Une extrémité de la tresse forme un trèfle et l'autre est munie d'un ferret (petite pièce métallique en forme d'aiguille) au-dessus duquel le cordon forme un nœuds à quatre tours. Elle est portée attachée à la patte d'épaule gauche de l'uniforme par le trèfle et par la tresse avant le nœud à quatre tours après être passée sous le bras gauche.</p> <p>C'est uniquement le nombre de citations à l'ordre de l'Armée qui est pris</p>



en compte pour l'attribution de la fourragère à une unité. La fourragère est tressée aux couleurs du ruban :

- de la Croix de Guerre (vert et rouge) pour 2 ou 3 citations à l'ordre de l'armée,
- de la Médaille Militaire (jaune et vert) pour 4 ou 5 citations à l'ordre de l'armée,
- de la Légion d'Honneur (rouge) pour 6, 7 ou 8 citations à l'ordre de l'armée.

Tous les cadres et les hommes d'une unité citée deux ou trois fois à l'ordre de l'armée ou ayant pris un drapeau à l'ennemi, furent autorisés à porter sur l'uniforme, cette fourragère aux couleurs de la croix de guerre, verte mouchetée de rouge. La croix et la fourragère furent également conférées aux drapeaux et étendards des unités ayant reçu ces récompenses.

Celle-ci est une fourragère simple, conforme à celles attribuées aux unités combattantes. Pour les parades et cérémonies, quelquefois la fourragère avait un double cordon.



Une cousette

C'est un petit nécessaire à couture logé dans une trousse. Elle contenait des ciseaux, des boutons, des bouts de tissu, divers fils et un bâtonné-écheveau en bois. Il se dévisse en son milieu pour laisser apparaître une alêne et à son extrémité le rangement de différentes aiguilles.

Le livret militaire

C'est un petit carnet d'une trentaine de pages qui accompagne le soldat toute sa vie depuis sa 1^{ère} incorporation. Il décrit le signalement physique du militaire, son instruction, ses éventuelles compétences et un suivi sanitaire avec le relevé des vaccinations. Nous y trouvons également la liste des effets qu'il a reçus et les tailles appropriées au quidam. En fin de carnet, sont rappelées et détaillées les règles du recrutement et le code disciplinaire en vigueur. Quelques pages sont réservées aux visas de gendarmerie pour attester des changements éventuels de domicile. Nous avons ici le livret individuel du sergent STOECKLEN Albert, né le 18 avril 1890 à Beaucourt. Il a été blessé à l'œil gauche le 27 janvier 1915 par une balle de shrapnell. Le 16 avril 1915 le conseil de réforme le renvoie dans ses foyers, une pension provisoire lui sera attribuée.

--	--